SÉANCE
PUBLIQUE ET SOLENNELLE
du 23 janvier 2022

ꕥ ◆ ꕥ

Grands Salons de l'Hôtel de Ville de Nancy

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX DE DÉVOUEMENT

Rapport sur le Prix de dévouement Cadiot, de Partouneaux, Jeanne Roty et Président Joly attribué à Monsieur Yacine Hatraf, par Monsieur Michel Vicq

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mes chers Confrères, Mesdames, Messieurs,

Dans la froideur de notre monde ligoté de soucis et encombré d'apparences, le dévouement prend toute sa place parce qu'il est l'accomplissement des plus beaux sentiments dans la grandeur et la discrétion. Il est de cette pâte ancienne faite de simplicité, de courage, de générosité, et une vertu au service de chacun comme à celui de tous. Et quand la jeunesse y associe ses efforts, le dévouement prend du relief, devient plus aimable encore, plus souriant, plus exemplaire, plus réconfortant. Le dévouement est cette manière d'user de ses qualités pour donner de soi-même et conjurer la misère des instants les plus sombres et les plus tristes.

L'histoire que je vais vous conter aurait pu être banale, à l'image de ces incivilités contagieuses qui polluent notre quotidien et tourmentent notre vie sociale. Elle ne le fut pas parce que ce 4 janvier 2020 à 4 heures du matin, un jeune homme de seize ans a choisi de répondre d'une manière juste et prompte et avec un rare sens du devoir à l'appel des circonstances.

Vous faites partie, Monsieur, de ceux qui se lèvent tôt pour rejoindre leur travail, en l'occurrence celui d'apprenti boulanger à Varangéville. Arrivé place de la République à Saint-Nicolas-de-Port, vous êtes témoin d'une scène telle que l'actualité excelle à nous les présenter : un homme casqué et outillé essaye avec force de défoncer la porte d'une pizzeria qui manifestement lui résiste. Avec beaucoup d'intelligence, vous saisissez la gravité et la fragilité de l'instant. Vous vous effacez alors à la faveur de l'obscurité pour mieux observer la situation, et

vous avisez le commissariat de police en apportant aux fonctionnaires des détails qui donnent du crédit à votre récit. Les agents interviennent rapidement et tentent d'interpeller le délinquant. Mais celui-ci, rompu à ce genre de pratique, résiste, se rebelle et fait preuve de violence. Devant la situation qui se dégrade, vous prenez, seul, l'initiative de rappeler le commissariat pour faire part de vos observations précieuses et pour solliciter des renforts, lesquels, dépêchés avec diligence, vont permettre que le cambrioleur soit enfin maîtrisé. Il s'avérera que ce dernier est un multirécidiviste, au parcours judiciaire tortueux.

L'orage retombé, le calme revenu, chacun des intervenants aurait compris que vous vous accordiez quelques instants de repos. Il n'en a rien été. D'un pas énergique, vous vous pressez pour rejoindre la boulangerie et y prendre votre travail non sans avoir fait prévenir votre patron de votre retard et fait aviser le directeur de la pizzeria que la porte de son commerce était fracturée. Quelle élégance d'esprit ! « Je n'allais pas laisser un cambrioleur effectuer son forfait sans rien faire », m'avez-vous déclaré avec un sourire d'une lumineuse détermination. Votre famille est fière de vous. Votre maman m'a dit avec émotion « Yacine a toujours été protecteur, dévoué et attentif aux autres » !

On imagine ce que vous auriez risqué de grave en tentant de vous opposer seul à ce cambrioleur chevronné, violent et prêt à tout. Loin de frissonner de peur, de vous réfugier dans la fuite ou de vous enfermer dans la fatalité, vous avez choisi de ne pas faire la grève de vous-même. Avec sang-froid et une sûreté lucide, vous avez répondu à la situation par un comportement remarquable dans lequel se sont rejoints la prudence, la sagesse et un bel esprit civique.

Le commandant Emmanuel Cote, responsable du commissariat, et Monsieur Luc Binsinger, maire de Saint-Nicolas-de-Port, ont vivement apprécié votre attitude et votre esprit de dévouement et d'entraide. Leur présence, parmi nous, à cet instant, traduit leur satisfaction. Je me plais à les saluer au nom de notre Académie.

Nous sommes à une époque où les fausses valeurs tendent à tenir le haut de l'échelle. Mais ce sont heureusement les vraies qui retiennent l'attention. Car, et vous l'avez compris, il n'y a pas de liberté sans ordre public. Votre attitude est un exemple qui fait respirer plus grand. Vous avez prouvé qu'on pouvait rendre possible le nécessaire. Puisse votre comportement autoriser bien des promesses, sachant que l'œuvre accomplie est toujours un appel pour l'œuvre à réaliser ! Tête haute, regard franc, maître de vous, vous avez prouvé qu'à seize ans, vous étiez un homme de bien. Votre récent engagement dans l'Armée en est un témoignage supplémentaire. Les éloges ont leur prix. La plus belle des récompenses est de se voir octroyer publiquement la marque de la reconnaissance.

L'Académie de Stanislas ne saurait l'oublier. C'est pourquoi elle vous a considéré digne de recevoir le prix de dévouement que j'ai le plaisir de vous remettre en son nom et avec ses compliments

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX DE MÉDECINE

Rapport sur le Prix Paul-Louis Drouet attribué à Monsieur Mathias Kirsch, par Monsieur Didier Mainard

Rapport sur la thèse soutenue par le Docteur Mathias Kirsch, le 22 juin 2021, intitulée « Étude de l'ostéo-intégration à deux ans d'une tige fémorale recouverte d'hydroxyapatite dans les arthroplasties intermédiaires de hanche non cimentées chez les patients de plus de 80 ans ».

Avec le vieillissement progressif de la population des pays occidentaux, on constate logiquement une augmentation des fractures de l'extrémité proximale du fémur, parmi lesquelles les fractures du col fémoral. En effet, les personnes âgées sont fréquemment sujettes aux chutes quelles qu'en soient les causes. L'incidence des fractures du col, chez les patients de plus de 65 ans, est estimée à environ 1 000 pour 100 000 habitants. Les fractures conduisent en général, lorsqu'elles sont déplacées, à la mise en place d'une prothèse de hanche ou d'une prothèse intermédiaire de hanche dont la tige est cimentée sur l'argument d'un os fragile et ostéoporotique. Le ciment chirurgical permet une prise immédiate et donc un appui immédiat. Cependant, le ciment est agressif au plan biologique, en particulier lors de la polymérisation où se produit une hyperthermie locale.

L'originalité de l'étude clinique menée par le Docteur Kirsch, est donc d'avoir proposé, à la place des prothèses cimentées, des prothèses non cimentées revêtues d'hydroxyapatite, qui stimule localement la reconstruction osseuse dans une logique biologique. Encore fallait-il démontrer cette propriété. Pour cela Mathias Kirsch a effectué un travail considérable puisqu'il a colligé une série de 146 patients âgés de plus de 80 ans, dont il a étudié les radiographies de contrôle post-opératoire au fil du temps. Ceci a généré des milliers de données qu'il a recueillies personnellement. Il a en particulier mesuré l'ostéo-intégration de la tige fémorale et la modification de l'os cortical périphérique

à l'aide d'indices radiographiques. Il a ainsi démontré que dans 99,3 % des cas, la tige fémorale recouverte d'hydroxyapatite était parfaitement ostéo-intégrée malgré un contexte osseux fragile et souvent ostéoporotique. Le revêtement permet d'autre part une augmentation de l'épaisseur corticale péri-prothétique grâce à la bio-activité locale de l'hydroxyapatite. Ces résultats sont tout à fait originaux et à l'encontre des idées généralement admises sur l'impossibilité de la régénération osseuse dans ce contexte fracturaire des personnes âgées. La morbidité de ce type d'implant reste faible et, dans cette série, les patients ont toujours eu un appui immédiat.

Le Docteur Mathias Kirsch a su émettre une idée originale et en démontrer la justesse dans une population de patients âgés dont la prise en charge est toujours délicate et nécessite une très grande attention et une très grande prudence.

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX LITTÉRAIRES

Rapports sur le Prix Georges Sadler par Madame Colette Westphal, Monsieur Jean-Paul Bazelaire, Monsieur Patrick Corbet et Monsieur Pascal Joudrier

Madame Delphine Horvilleur, pour son ouvrage « Vivre avec nos morts », par Monsieur Pascal Joudrier

Madame Delphine Horvilleur, vous êtes née à Nancy. Après avoir commencé des études de médecine (pour soigner les autres), puis fait du journalisme (pour informer les autres), vous êtes devenue (pour cheminer en vérité avec les autres) un rabbin de mouvance libérale, rabbin laïc, comme vous vous plaisez à le dire. Votre ouvrage *Vivre avec nos morts* est de lecture aisée et agréable malgré son thème : sous-titré *Petit traité de consolation*, il s'inscrit dans le genre antique de la « consolation », à usage de toute personne de bonne foi saisie par l'insupportable déchirure de la mort, celle des autres, qui fait de nous tous des endeuillés, et la nôtre, qui nous oblige à questionner lucidement notre propre finitude.

Il ne s'agit pas pour vous d'un essai philosophique sur la mort (comme celui de Jankélévitch), ni d'une méditation obstinée et combative, comme celle d'Elias Canetti dans son *Livre contre la mort*. On ne trouvera dans ce petit traité aucune spéculation théologique ou eschatologique, ni rappels normatifs à des dogmes, ni leçons doctrinales : pas de déni, pas de recettes de résilience. A partir de votre expérience d'accompagnement de familles juives en deuil, « ceux qui restent », vous proposez simplement au lecteur onze chapitres évoquant onze destins, de personnes connues (Simone Weil, Elsa Cayat, Isaac Rabin…), comme d'anonymes, tous embarqués dans l'Histoire majuscule (attentats, guerres) ou dans une histoire plus humble (maladies, accident). Sont aussi abordés avec pudeur et discrète émotion, la mort de parents, d'amis proches, d'enfants, et vous rappelez un souvenir fondateur dans votre enfance à Nancy,

quand vous avez été pour la première fois saisie par l'imminence terrifiante de la mort, ce dont votre grand-père (proviseur du lycée Poincaré) vous permit très finement d'émerger.

Vous soulignez dans vos rencontres la prégnance tragique et destructrice de la Shoah dans la plupart des familles juives de France (et notamment dans votre propre ascendance maternelle). L'affaiblissement ou l'implosion de la pratique religieuse dans notre société laïcisée, le caractère inaudible et défaillant des mots, des gestes et des rites traditionnellement mis en œuvre à l'occasion des funérailles, vous incitent, en tant que rabbin, à tenter d'aider vos coreligionnaires à « vivre avec leurs morts », à « faire sentir combien dans la vie nous avons été en vie ». En nous pressant de toujours « choisir la vie », vous nous aidez, quel que soit notre horizon confessionnel, quels que soient nos questionnements, nos espérances ou nos angoisses, à « vivre - nous aussi - avec nos morts ». Votre méthode, en accompagnant les familles au cimetière, est de mettre en récit et de conter la vie des disparus au regard des textes et des figures de l'Écriture et de la tradition juives, afin d'en faire « un destin » porteur de sens, d'un sens toujours pluriel et ouvert, qui tient lieu de « passage » entre les vivants et leurs morts.

Vous témoignez d'expérience combien la parole a « capacité à changer le monde, à faire vivre et à faire mourir » : pour chaque service funèbre, soigneusement préparé avec la famille, vous choisissez, outre les prières et les chants de la tradition, de vous laisser visiter et relire par le texte biblique, non pour tenter fantasmatiquement de « ressusciter les disparus », mais pour fraternellement « réveiller les vivants ». Vous cherchez donc à incarner devant eux et avec eux « la possibilité d'une stabilité », « la promesse d'une continuité » ; vous nous touchez, en affirmant avec sincérité, et comme un réconfort libérateur qui aide à vivre, que « la buée des existences passées souffle dans nos vies ». Pour apporter consolation dans la désolation, voilà des paroles offertes respectueusement, non pour imposer telle croyance, mais pour susciter de vivifiants échos, favoriser une opportune appropriation, la mise en perspective et en mémoire de ces vies achevées, et leur compréhension. Comme le disait Kierkegaard, « la vie doit être vécue de l'avant, mais elle ne se comprend qu'après coup ».

Par la médiation d'un récit, d'une histoire de vie qui engage notre identité narrative, il paraît ainsi envisageable et même profitable de traverser le deuil, pour « transmuer en leçon de vie la blessure du deuil ». Chaque chapitre permet au lecteur d'approcher la singularité et la pertinence de votre conception libérale du judaïsme, sans certitudes ni illusions. Vous précisez que votre singulière vocation et fonction de rabbin ne fait de vous en rien un « intermédiaire entre Dieu et les hommes », et qu'elle ne vous immunise évidemment pas contre

l'appréhension d'affronter la mort. Attentive aux étymologies, à ce qui se lit « aux éclats » dans le langage, vous nous apprenez, Madame, que le mot hébreu *Shéol*, ce non-lieu des morts, signifie en fait « la question » : c'est pourquoi « après notre mort, chacun tombe dans la question et laisse les autres sans réponse »…

L'Académie de Stanislas s'honore assurément, Madame, de vous décerner un des prix Sadler pour cet intelligent et stimulant parcours d'humanité.

Monsieur Thierry Hesse, pour son ouvrage « Une vie cachée », par Madame Colette Westphal

Sous le titre « Une vie cachée », Thierry Hesse nous livre, à propos d'un aïeul fantomatique, le récit d'une enquête généalogique dont notre académie salue la construction originale et la qualité littéraire.

Tout commence avec un cliché oublié au fond d'une boîte, le portrait-carte de votre grand-père en soldat du Reich à l'âge de vingt ans. Pourquoi cet homme, baptisé François mais appelé Franz, Mosellan né allemand en 1891, taciturne et effacé, n'a-t-il laissé que des traces évanescentes dans la mémoire familiale ? Pour retrouver son parcours de vie, vous procédez par indices disparates, dont certains tiennent à l'Histoire (l'Annexion, la Grande Guerre, les changements de nationalité), d'autres à la configuration des lieux (le logement sombre en forme de tunnel), à des objets hétéroclites (la canne à bec de perroquet) ou à des bribes de souvenirs d'enfance (les promenades au jardin botanique de Metz).

Les premières étapes de ce cheminement, qui n'obéit ni à une chronologie documentée, ni à une reconstitution romancée, mais à un « ordre du cœur », vous orientent vers l'image de la réclusion. Comment comprendre une existence silencieuse et confinée ? Tirer les fils des explications psychologiques ou géopolitiques vous confronte à des nœuds inextricables. La résolution partielle de l'énigme viendra d'un pas de côté vers les ressources de la littérature. Parmi vos auteurs favoris, apparaissent Franz Kafka sur le thème de la métamorphose et celui du terrier, ainsi que Claude Simon à l'occasion d'un rêve éveillé dont vous faites l'expérience dans la campagne meusienne. Ce bel épisode onirique participe à l'élargissement du point de vue et vous ouvre à d'autres niveaux d'interprétation. Finalement, la vieillesse de Franz/ François, plutôt qu'une vie démunie ou amoindrie, n'est-elle pas une vie pacifiée aux identités réconciliées ? Dans une actualité marquée par les conflits identitaires, vous montrez que votre ancêtre, malgré ses origines tourmentées et les épreuves endurées, a construit sa vie d'homme d'une manière discrète et infiniment digne, tout en préservant sa part de mystère.

En dernier lieu, votre périple révèle un rapprochement entre son métier de tailleur de vêtements et votre travail de ciseleur de phrases. L'écriture requiert aussi une forme de réclusion choisie pour parvenir à assembler des pièces en bonne place. En littérature, il s'agit de sonner juste, dites-vous, pour poétiser le réel et le raconter. C'est ce que vous réussissez dans ce livre qui ne manquera pas de susciter des échos, parfois intimes ou inattendus, avec la propre histoire du lecteur.

« Nos villages lorrains », revue trimestrielle de la Maison pour Tous de Pagny-sur-Moselle, par Monsieur Jean-Paul Bazelaire

En 1981, voici quarante ans, fut créée à Pagny-sur-Moselle la revue trimestrielle *Nos villages Lorrains*. Soulignons d'emblée l'usage du pronom possessif *Nos*, comme pour mieux exprimer avec quel soin et quelle affection, ses auteurs, passionnés d'histoire, auscultent leurs villages. Issue de deux ensembles, philatélique et cartographique, la revue fut initiée à l'origine par Michel Ney, originaire de Pagny-sur-Moselle, puis fondée par deux passionnés, Hubert Lemoine et Jean-Marie Wantz. Le document couvre les communes de Pagny-sur-Moselle et les villages voisins : Prény, Arnaville, Bayonville-sur-Mad, Onville, Vandelainville, Vandières, Villers-sous-Prény, Arry. Encouragée dès l'origine par le maire de la commune de Pagny-sur-Moselle, elle paraît depuis lors, richement documentée, grâce à l'engagement d'une poignée de bénévoles fortement motivés.

Se trouvent soustraits de l'oubli pour être présentés avec intelligence et poésie aux lecteurs, les évènements phares de l'histoire de ces villages, valorisant par la même occasion le patrimoine local. Pour bien marquer l'attachement très ancien de Pagny-sur-Moselle à l'égard du Duché de Lorraine, les fondateurs aiment rappeler qu'un certain Dominique Bernard Joyeux, artisan horloger d'art de la ville, a fabriqué une horloge pour le Duc Stanislas, qui fut livrée au château de Lunéville. Cette œuvre d'art est conservée aujourd'hui au Musée Lorrain.

La revue donne à respirer l'air des temps anciens ou contemporains, à lire, à comprendre et à apprendre, ce qui fit la grandeur, la saveur, la couleur et l'authenticité des histoires, les petites comme la grande histoire, marquée par une époque où, en zone frontière, aux avant-postes de cette partie du territoire de France, les villages firent face à leurs voisins de la Lorraine annexée.

Sensible à cette manifestation d'intérêt à l'égard des villages lorrains exprimée sans faillir depuis quarante ans, à la satisfaction des centaines de lecteurs de la revue, la commission « Littérature » de l'Académie de Stanislas, a souhaité récompenser cette société savante dont les membres, entièrement dévoués à

la vie de leurs villages, participent à leur manière à la connaissance éclairée de l'histoire de la Lorraine

ꕥ ◆ ꕥ

« Les Cahiers de la Mothe », revue de l'association pour La Mothe, par Monsieur Patrick Corbet

Les grandes heures du lotharingisme ne sont plus. Pourtant, le nom de La Mothe conserve son impact auprès des Lorrains, et spécialement auprès des Nancéiens qui n'oublient pas qu'ils vivent dans la cité dite à juste titre ducale. Le souvenir de la ville martyre, citadelle lorraine démolie jusqu'au sol en 1645 par le cardinal Mazarin préparant l'annexion de la province, se maintient dans les esprits. Aussi a-t-on vu avec sympathie, il y a près de quinze ans, paraître une revue intitulée « Les Cahiers de La Mothe », consacrée à la cité disparue et à sa région, le Bassigny. La publication est assurée par une association à laquelle on ne reprochera pas d'être basée en Haute-Marne, à Bourmont, puisque chacun sait que le site de La Mothe a été placé hors des départements lorrains afin d'entraver les résurgences régionalistes. L'association, et vous me pardonnerez de ne pas énumérer son conseil d'administration, est présidée par M. François Dépinal et animée par M. Jean Charles. Elle a pu, avec son comité de lecture, assurer la parution de treize volumes annuels, de format A 4, d'environ 150 pages, magnifiquement illustrées en couleur. L'impression s'en réalise en Lorraine.

Les contributions, de l'ordre de la huitaine par numéro, sont principalement consacrées à l'histoire de la ville de La Mothe depuis ses origines, éclaircies par le regretté Alain Girardot. Une grande attention est portée aux sources archivistiques, souvent transcrites, et aux villages environnants dont sont scrutés la société, l'économie, la vie religieuse et le patrimoine à travers les siècles. Les articles, souvent (mais pas exclusivement) dus à Jean-François Michel, Antony Chamarande, Lucette Husson et Jean Charles, ont par leur qualité régulièrement retenu l'attention de l'érudition. On note dans les tables des matières un intérêt particulier porté à l'histoire des familles locales. C'est que ce type d'études présente un sens direct pour le lectorat de la région.

Les Cahiers de La Mothe, tirés à près de 800 exemplaires et dont les acheteurs se concentrent plutôt sur une diagonale Nancy-Neufchâteau-Langres (et moins à Epinal et à Chaumont), se diffusent à un prix modique (15 euros en 2021), sans recours à des abonnements, grâce à une politique soutenue de relations avec les libraires et de participation aux salons et autres journées et manifestations spécialisées. Tout cela est rendu possible par le recours à un bénévolat impliqué et fidèle.

Ces caractéristiques ont retenu l'attention des membres du jury du prix littéraire Georges Sadler, membres qui savent les graves difficultés actuellement rencontrées par les éditeurs des revues savantes. L'Académie de Stanislas les a unanimement suivis dans leur choix : elle est heureuse de vous attribuer aujourd'hui cette récompense.

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX ARTISTIQUES

ꕥ ◆ ꕥ

Prix d'architecture attribué à Monsieur André Gonzalo Morales Sotomayor, rapport par Mademoiselle Paulette Choné

En choisissant cette année pour son prix d'architecture, parmi d'autres excellents dossiers, le projet d'André Gonzalo Morales Sotomayor, l'Académie de Stanislas, en partenariat avec Meurthe-et-Moselle Habitat, a réagi avec enthousiasme à une proposition remarquable par trois qualités : son inscription locale évidente et profondément vécue, sa dimension sociale et politique affirmée, et sa vision de l'architecture.

André Morales Sotomayor, qui est Péruvien, a choisi de faire ses études à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy. C'est dans l'atelier de projet de fin d'études « Mutations », conduit par Emeline Curien et Mathias Rollot, qu'il a conçu et réalisé son projet intitulé « Comment intervenir sur une résidence Crous des années 60 à l'ère post-covid ? Le cas de la résidence de Saurupt à Nancy ». L'atelier propose une réflexion sur la manière dont les transformations de la société, de l'environnement, de la culture, et maintenant les crises sanitaires déterminent nos manières d'habiter l'espace.

André Morales Sotomayor sait de quoi il parle. Il a vécu deux ans en cité universitaire pendant la pandémie. Et je voudrais ici poser une question. Qui a jamais remarqué, aux fenêtres des cités U, les petits sacs qui pendent à l'extérieur ? Qui s'est demandé ce qu'ils contiennent ? Des cités universitaires, beaucoup de gens de ma génération n'ont qu'une notion vague, où flotte le souvenir des révoltes d'Antony pour le droit à la mixité, annonciatrices de mai 68. A Nancy, certes, on a une tendresse pour la « vieille » cité de Monbois dessinée en 1930 par Jean Bourgon, et son mobilier révolutionnaire imaginé par Jean Prouvé. Mais, pour en revenir aux petits sacs aux fenêtres, il faut savoir que ce ne sont pas de poétiques réminiscences des paniers à provisions qu'à Venise ou à Naples on fait descendre des étages avec la monnaie, même si les « paniers solidaires » ont ressuscité en Italie et ailleurs pendant les confinements.

Ce sont des pis-allers, des substituts de réfrigérateurs, indispensables appendices des chambres de 9 m² construites à partir des années 60. Qui a décidé que, pour les étudiants dont la masse était en train de tripler, 9 m² – et non plus 12 –, 9 m² faiblement articulés avec des espaces communs, suffisaient pour vivre, étudier, grandir, rêver ? Qu'une cuisine de 20 m² pour soixante étudiants était « décente », était, suivant le sens étymologique, « ce qui convient » ?

Alors, la démarche d'André Morales Sotomayor consiste à partir de son expérience personnelle de toute sorte de défauts. Il analyse les limites de progrès techniques tels que la préfabrication ou le coffrage tunnel, qui n'ont pas permis de transformer la composition architecturale des cités. A partir d'une phénoménologie très fine, il montre comment la crise révèle et exacerbe les pathologies des bâtiments, comment elle décide, monstrueuse et soudaine, de la solitude, de la détresse, de la précarité, de la clôture des parties communes, du délitement des rapports sociaux, de l'inégalité. Enfin le lauréat propose une stratégie de rénovation qui a pour armature la « sociabilisation de l'architecture ». De façon frappante, le projet d'intervention ne se base pas sur des intentions formelles, mais sur des observations sociales et sur une organisation entièrement repensée. Le cumul des études et d'un emploi, que la pandémie a interrompu pour une majorité d'étudiants, invite à trouver les moyens de susciter la participation active de ceux-ci à la gestion et l'entretien de la résidence, facilitée par le numérique. Rénover, ce n'est donc pas seulement agrandir et redécorer ; la nouvelle résidence doit abriter des activités partagées, non seulement le sport, le bricolage, la couture, le jardinage, la création artistique, une épicerie étudiante, un espace de troc et un « café des langues ». Matériaux, exposition, circulations, exigences bioclimatiques ont été soigneusement pesés et pensés dans le projet. On souhaiterait qu'un projet aussi sensible, précis et positif puisse inspirer la réhabilitation de nombreuses résidences, et l'on est fier qu'il ait été imaginé – avec trop de modestie - par un étudiant international dans une ville où l'architecture moderne est si bien représentée et où le vivre-ensemble est un si grand espoir.

Prix Henri Galilée attribué à Mademoiselle Claire Hannicq, rapport présenté par Madame Roselyne Bouvier

Claire Hannicq est née en 1984 à Auxerre. Son cursus démarre à l'ESAL-Epinal (Ecole supérieure d'art de Lorraine) où elle entame un travail d'illustration ; elle est diplômée en 2008. Puis elle intègre un cycle supérieur à la Haute école des arts du Rhin de Strasbourg. Elle y poursuit un travail

photographique et, dans le même temps, apprend les techniques de l'estampe. Aujourd'hui installée en famille dans son atelier vosgien, elle explore le statut de l'image photographique dans tous ses états, conjuguée à la vidéo et aux pratiques de l'installation. Une diversité de moyens bien inscrite dans le champ de l'art contemporain.

Si l'image est au cœur de ses préoccupations, ce n'est pas tant pour le médium en tant que tel, mais bien davantage parce que l'image se révèle au fur et à mesure à partir de la matrice. C'est ce processus de révélation qui est inscrit au cœur de sa pratique. Chaque œuvre est une aventure en soi, elle se met en place à partir d'une intention, d'une intuition, le projet se précisant au fur et à mesure de sa réalisation. Il est aussi question de la trace, laissée comme une archive, plutôt fantomatique dans ses composantes plastiques. En effet, ses images apparaissent presque toujours partielles ou voilées, certainement trompeuses. Son propos est justement d'entretenir le trouble, et, pour ce faire, elle réalise de véritables installations enchevêtrées d'images fixes ou mobiles, de différentes tailles, sur plusieurs plans.

Croisés 2018 est une installation au sol faite d'images, des impressions jet d'encre sur papier mat, recouvertes de vitres sur lesquelles sont projetées des images vidéo. Le verre crée des reflets, permet d'accéder à des images, mais des images filtrées, entre visibilité et invisibilité. Comme dans la vie, précise l'artiste, nous filtrons sans cesse les images du monde avec nos yeux et nos savoirs. De quelle réalité s'agit-il alors ?

Plus récemment *La Nuée L'Antre, 2021*, une installation immersive, est d'autant plus subtile qu'elle instaure un rapport physique au dévoilement de l'œuvre grâce au déplacement du spectateur. Conçue pour une pièce obscure, elle est composée d'une projection vidéo, un cycle jour-nuit d'un ciel nuageux projeté à grande vitesse, et de 4 photographies sur caissons lumineux, représentants des grottes, des fossiles, des graines. Le lien ciel-terre, dans une temporalité indéfinie, est alors perçu de manière dissimulée et illusoire, comme un trompe-l'œil à plusieurs niveaux.

La Grotte 2018, est une double projection dans laquelle le visiteur est encore convoqué, puisque appelé à faire jaillir l'image en révélant la paroi rupestre sur son propre corps. Il fait donc partie de l'œuvre en la transformant sans cesse au gré de ses déplacements. L'image apparaît et disparaît aussitôt. Ainsi la projection perd-elle sa principale fonction, celle de représenter. Bien au contraire, elle donne à voir une matière transformée, déformée par la lumière, faisant la part belle au rêve.

L'Étoile des Cavernes 2017. Cette fois, une succession de miroirs, tenus par des acteurs, permettent la réverbération progressive de la lumière du soleil vers le fond de la caverne jusqu'à la tombée du jour. Une vidéo en retrace la performance qui a nécessité plusieurs répétitions avant le tournage. Ce travail de direction d'acteurs est à mettre à l'actif de l'artiste. Tout autant que la prise de son accompagnant la vidéo, reprenant de façon sourde le va et vient d'une mer grondante. L'antre, la caverne, la grotte sont des thèmes d'abord choisis pour leur valeur symbolique. Les images produites jouent de la confrontation, souvent brutale, entre la lumière éblouissante de la vie et la noirceur profonde de la nuit, interrogeant le regardeur par ces illusions d'optique.

Aux Dormances, 2021, une réalisation récente au titre si joliment poétique est un bel exemple de la transdisciplinarité de l'artiste qui se revendique aussi sculpteur. Ce paravent en bois marqueté n'a pas perdu sa fonction usuelle, celle de séparer deux espaces, celui du fond de la caverne, où se trouve la graine en dormance et celui qui reçoit la lumière du soleil. Mais de quel côté du miroir sommes-nous ?

« Ainsi beaucoup de mes œuvres jouent de l'illusion répond l'artiste pour résumer son travail.»

« Mon rapport à la création passe par un travail physique et un lien indéniable à la matière et au savoir-faire. Il naît cependant d'un questionnement sur l'immatériel et l'invisible.»

Oscillant entre rêve et réalité, les œuvres de Claire Hannicq, souvent d'une grande poésie, usent de différentes techniques. A la photographie et à la vidéo, s'ajoute le travail de la marqueterie mais aussi celui du bronze, du verre ou encore de l'émail sur cuivre. Cette pluralité des approches techniques mises au service d'un propos nous est apparue d'une grande contemporanéité en ce sens qu'elle interroge les fonctions de l'image, son langage, jouant de l'illusion et mettant en doute notre relation au monde.

Le parcours de Claire Hannicq est brillant. Ainsi ses participations à de nombreuses expositions, au Canada, Montréal et Québec, mais aussi à Bâle et à Fribourg, en Estonie et en Suède, et bien sûr en France, à la Synagogue de Delme, la Kunsthalle de Mulhouse, le Musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon et le Musée de l'image d'Epinal. Depuis une dizaine d'années, elle intervient dans des résidences d'artistes, à Montréal, à Dresde et en Espagne, en Suède et en France. Actuellement, elle est en résidence à Morteau, dans la section joaillerie d'un lycée professionnel réputé pour l'excellence de ses cursus dans le champ des métiers d'art et du design. Elle conduit, avec un groupe d'étudiants, de fortes identités nous a-t-elle confié, un atelier sur la création d'un bijou. Encore un nouveau matériau exploité avec bonheur.

Si le Prix Galilée est une belle récompense qui distingue cette jeune artiste, de son côté, l'Académie de Stanislas ne peut que s'enorgueillir d'avoir su dénicher un talent si prometteur.

Rapports sur les Bourses Sadler, mention Beaux-Arts Bourse attribuée à Mademoiselle Manon Galland, rapport par Monsieur Pascal Joudrier

Agée de vingt-trois ans, originaire du territoire rural meusien, vous achevez, Mademoiselle, vos études à l'ENSAD de Nancy, et vous préparez votre Diplôme national, après avoir quitté l'option Communication pour l'option Art. Notre commission a été sensible, entre autres essais plastiques, à votre travail photographique sur la relation entre le monde agricole et la pratique artistique. Je souhaite par cette présentation de diapositives accorder ma lecture avec votre regard empathique, entre l'étable et la galerie, entre le documentarisme et la méditation, entre la pédagogie militante et le questionnement esthétique : d'abord, cela paraît à l'abandon : portes ouvertes à tout vent, trémies esseulées, chéneaux rouillés ; ferrailles tordues, tôles ondulées, hangars rafistolés pour tenir encore un peu… Serait-ce la fin d'un monde, une poétique de l'inéluctable usure des choses, le constat d'un arrachement, sinon d'un déracinement ?

C'est précisément le monde agricole qu'on voit, ou plutôt qu'on ne voit pas, dans sa permanence rassurante et ses mutations dérangeantes, entre tradition et innovation, entre réalisme et transposition esthétique ; loin de toute poésie bucolique, les pneus hors d'usage s'étonnent eux-mêmes de former une hasardeuse installation ; du dehors filtre la pâle lumière de la campagne meusienne, mais au-dedans c'est comme une bouche d'ombre, sans oracle sur un avenir à inventer ; les vitres translucides n'y font pas voir plus clair, et n'éveillent aucune mysticité ; le progrès, ainsi le nomme-t-on, ou bien une révolution qui peine à dire son nom, ont désaffecté ce qui s'avérait hors d'âge, hors d'usage ; à quoi bon désormais nettoyer des bidons qui ne s'empliront plus d'un lait acheté à vil prix ?

Murs et clôtures bornent le champ visuel, gris et terne. L'horizon semble plombé… Il faudrait définir de nouveaux cycles de production et de consommation, et, pour ce qui regarde l'art, contemporain, des nouvelles formes de création et de diffusion ; en attendant, on continue à nourrir la machine de produits phytosanitaires, pourtant souvent délétères ; de règlements en subventions, de protocoles en interdictions, l'Europe y réfléchit, inévitablement, mais ce n'est pas toujours PAC ; ce qui rassure, c'est que subsistent le geste

affectueux de l'éleveur… et cet amour d'un métier fondé sur une profonde relation à l'animal ; désormais de traçabilité garantie, placidement patientent les veaux ; en exposant son travail livré problématiquement à l'appréciation des amateurs des villes, ou à celle des amateurs des champs, l'artiste issue du monde rural s'expose elle-même, comme médiatrice et passeur d'émotion ; comment représenter vraiment, ou autrement, les lieux, les gestes, les liens entre le travail qui nourrit les hommes, et ce qui nourrit un travail artistique ? Comment figurer le veau dans tous ses états, avant qu'il ne finisse dans notre assiette ou sur une toile ?

S'ils se risquent à sortir de la ferme, vidés et froissés, les sacs de pesticides révèlent un contenant sans contenu, comme le travail bien souvent aujourd'hui, et comme l'art quand s'exposent des formes qui se refusent au sens ; à défaut de revenir en arrière, au passé, on peut garder les pieds sur terre, avec ténacité, avec curiosité, pour affirmer une identité, et partager quelque fidèle gravité ; le travail artistique a-t-il besoin de se justifier, d'expliquer ses enjeux et ses méthodes ? « Sans pourquoi », comme la rose, un troupeau émerge du brouillard meusien ; surgis de nulle part, comme d'une terra encore incognita, soufflant et meuglant, les bovins viennent tout seuls vers nous, et ces photographies suffisent à nous mélancoliser ; *in fine*, les bêtes ont bon dos, et leur pelage cartographique nous signifie un archipel du vivant qui ne veut pas sombrer, et qu'il dépend de nous de mieux connaître et de préserver.

Bonne continuation dans votre travail, Mademoiselle, et nos félicitations pour l'obtention de cette bourse artistique Sadler, renouvelable.

Bourse attribuée à Monsieur Florian Chevalley, rapport par Monsieur François Le Tacon

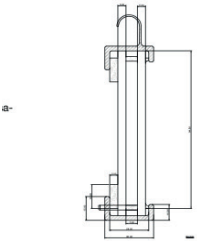
Florian Chevalley est né à Remiremont en 1995. Après son baccalauréat, il est entré à l'École supérieure de design de Troyes. Après trois années d'études et l'obtention de son diplôme, il est revenu dans les Vosges où il a travaillé pendant deux ans dans une scierie en tant qu'ouvrier, puis en tant que graphiste. Il a ensuite occupé un poste d'usineur sur tour à commande numérique dans l'industrie automobile, puis a travaillé à la société *Labyrinth Bikes* en tant que monteur de vélo, puis d'ambassadeur de la marque. Tout en travaillant pour subvenir à ses besoins, Florian Chevalley est entré à l'École nationale supérieure d'art et de design de Nancy où il a développé divers projets s'articulant autour des notions de savoir-faire, d'artisanat et d'industrie. La démarche de Florian Chevalley est d'aller sur le terrain, d'analyser, de photographier et d'écouter ses

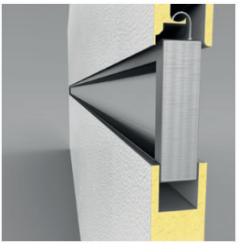
interlocuteurs pour comprendre leurs besoins ou leurs souhaits. En parallèle, Florian Chevalley a effectué un travail considérable de documentation sur les sujets abordés afin de les concrétiser en projets réalisables, mais non dépourvus d'utopie. Sa démarche débute par le dessin, papier ou numérique, se poursuit par une représentation en trois dimensions de l'objet, puis par une maquette et enfin par la création de l'objet lui-même.

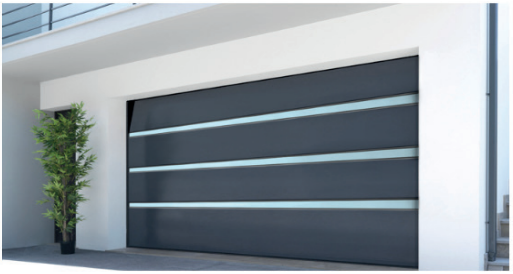
Les réalisations de Florian Chevalley sont déjà multiples dans des domaines très variés. Nous n'en citerons que quatre. Avec le Comité de développement et de promotion de la vannerie de Fayl-Billot, concrétisation d'un projet de vannerie sur moule avec conception de la vaisselle et du plateau en céramique qui s'ajuste à la vannerie : une création originale pleine d'élégance.

Avec le lycée Loritz et les étudiants en BTS Micro-fonderie, réalisation d'un objet étonnant : un *balanson* à l'image d'un bol tibétain émettant un son lorsque le culbuto situé à l'intérieur est mis en mouvement.

Dans un domaine totalement différent, dans le cadre d'un partenariat avec la société Novorferm, Florian Chevalley a imaginé de créer une porte de garage avec des entrées de lumière à volets roulants. Le garage peut ainsi devenir, si l'occasion se présente, une nouvelle pièce à vivre de la maison.







Quatrième réalisation : *Otau* ou création d'accessoires de cuisine à partir de rebuts provenant de l'industrie automobile. Cette idée est venue à Florian Chevalley dans le cadre d'un emploi en tant qu'usineur sur un tour à commande numérique.

Vous l'aurez compris, Florian Chevalley est déjà un jeune créateur ou *designer* plein de talents et de promesses, sachant s'intégrer dans le monde réel tout lui apportant un peu de folie.

L'Académie de Stanislas est très heureuse d'attribuer une des deux bourses Sadler Beaux-Arts à Florian Chevalley, afin de lui permettre de parfaire sa formation et de mieux se préparer à une belle carrière dans la création.

Rapports sur les Bourses Georges Sadler, mention Conservatoire

Bourse attribuée à Monsieur Valentin Ardaillon, rapport présenté par Monsieur Jean-Claude Marchal

Nous avons pu entendre ce jeudi 18 novembre 2021 au Conservatoire Régional de Musique et de Danse de Nancy, Monsieur Valentin Ardaillon, percussionniste, nous interpréter d'une part le 3ème mouvement du concerto pour marimba écrit en 1940 par le compositeur américain Paul Creston, d'autre part une pièce pour multipercussions seules écrite en 1989 par le compositeur japonais Michio Kikatsume. Ce programme en apparence ésotérique avait

été choisi avec beaucoup d'intelligence pour chacune de ces deux variétés de percussions : la première qui est une façon de xylophone africain, nous a permis d'apprécier la virtuosité d'exécution et le toucher nuancé des baguettes de l'interprète, la deuxième est une pièce japonaise inspirée par le *Taïko* (tambour traditionnel japonais). Elle relève d'un imbroglio rythmique infernal auquel l'interprète a su donner de la précision rythmique, de l'ordre et du sens pour une oreille occidentale néophyte.

Valentin Ardaillon a vingt ans, il est né le 21 septembre 2001, et a vécu jusqu'au baccalauréat dans une famille de musiciens et enseignants en Auvergne à Montluçon. Son père enseigne et est lui-même percussionniste, sa mère enseigne le chant, un grand frère est lui aussi percussionniste. Très tôt, il apprend la musique : à la trompette à cinq ans, au piano à sept ans, aux percussions à neuf ans. Le bac en poche, il installe ses pénates à Nancy. Franck Dentresangle, professeur de percussion au CRMD de la ville, y anime une école de percussion d'excellente réputation. C'était un élève du père de Valentin, nous voyons que les percussionnistes français sont une grande famille. En complément de cette base pédagogique, il suit les cours de timbale et d'exécution de traits d'orchestre chez Marcel Artzer, timbalier à l'Orchestre National de Lorraine. Il a complété sa formation en s'inscrivant à la classe de marimba d'Éric Sammut à Paris. Enfin il est inscrit aux cours d'accompagnement de piano, d'écriture et de direction d'orchestre. Vous comprendrez qu'en plus d'être un excellent percussionniste, c'est un musicien accompli. Il explore avec ses instruments de nombreux répertoires, du baroque au contemporain ; il peut s'installer derrière un vibraphone pour jouer du jazz et, petit clin d'œil au début du siècle passé : il dirige une harmonie.

Valentin Ardaillon termine son cursus à Nancy. Il vient d'obtenir son diplôme d'études musicales, mention très bien avec félicitations du jury. Il prépare son concours d'entrée au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, et celui de la Haute École de Musique de Genève. Il sait donc qu'il sera percussionniste et qu'il l'enseignera.

À nouveau, l'Académie de Stanislas souhaite, en récompensant de la bourse Sadler, Valentin Ardaillon, honorer la volonté désintéressée d'un jeune et talentueux musicien et aussi, à travers lui, tous les maîtres de son parcours pédagogique.

ꕥ ◆ ꕥ

Bourse attribuée à Monsieur Winder Arteaga, rapport présenté par Madame Christiane Dupuy-Stutzmann

Lors de l'audition des candidats à la bourse Sadler qui a eu lieu au conservatoire, Winder Arteaga a conquis immédiatement le jury des membres de la commission des prix artistiques de l'Académie. Dès qu'il a joué son premier morceau de Mozart, nous avons été séduits par la beauté du son, sa musicalité et sa finesse, mais également par la grande maîtrise du souffle et du contrôle de son instrument.

Ce jeune Vénézuélien est né à Caracas le 25 août 2001 au sein d'une famille de quatre enfants, dont le papa, ingénieur en électromécanique, est d'origine africaine par sa mère. Il vit une enfance heureuse avec une maman attentive qui élève ses enfants à la maison. Il est attiré très jeune par la musique, et découvre avec émerveillement, à l'âge de neuf ans, le cor d'harmonie, qui sera désormais son instrument préféré. En dehors de la musique, il pratique aussi le base-ball qui est son sport favori. Après quoi il entre au fameux conservatoire national *Simon Bolivar* de Caracas où il intègre, à l'âge de douze ans, « l'orchestre régional des jeunes » pour y tenir le poste très envié de cor solo.

Je rappelle que cet orchestre a été créé par le Maestro José Antonio Abreu, fondateur du fameux « El Sistema », créé en 1975, qui est un réseau national d'orchestres d'enfants qui peuvent intégrer gratuitement des centres de pratique musicale ouverts à tous, apportant les joies de la musique à d'innombrables enfants défavorisés, âgés parfois de deux ans ; en quelque sorte une mission sociale, un mode de vie, où l'orchestre est pensé comme un modèle de fonctionnement dans une communauté afin de parvenir à une renaissance culturelle. Ce dispositif, dont l'incarnation la plus médiatique est le grand chef vénézuélien Gustavo Dudamel, l'actuel directeur de l'orchestre de l'Opéra de Paris, est unique au monde !

Winder participe ensuite aux très nombreux concerts organisés par l'orchestre, qui lui permettent d'acquérir rapidement, non seulement les éléments indispensables à la connaissance du répertoire symphonique, mais aussi une technique très aboutie du comportement d'un musicien à l'intérieur de l'orchestre, qui complète admirablement sa formation. En 2017, commence alors une série de grandes tournées en Europe avec « l'orchestre national des jeunes » où il est cor solo, puis « l'orchestre symphonique Simon Bolivar » qui l'emmène en Autriche, puis à Rome au Vatican, à Madrid et en Italie. C'est enfin l'événement tant attendu par tous ces jeunes musiciens, le grand Gustavo Dudamel au pupitre, qui les dirige dans la 1ère symphonie de Gustave Mahler qui remporte un énorme succès !

Parallèlement à ses études musicales, il passe son baccalauréat scientifique avec succès, et se distrait volontiers en pratiquant le vélo, la natation et la danse. Il aime également cuisiner et réussit particulièrement les spaghetti alla carbonara...

Reprenons le chemin de sa formation instrumentale. En premier lieu, le grand professeur qui l'a formé : José José Gimenez qui a d'ailleurs suivi une partie de ses études au CNSM de Paris en même temps que l'actuel professeur de Winder, je veux parler de Jean-Philippe Chavey, corniste à l'orchestre national de Metz et professeur au conservatoire régional du Grand Nancy. C'est la raison pour laquelle Winder se retrouve parachuté à Nancy depuis 2019 dans sa classe où il se prépare pour entrer au Pôle supérieur de Strasbourg ou Stuttgart ou même Berlin pour y préparer un master ou encore pour entrer au CNSM de Paris.

A Nancy, en dehors de la musique, et afin d'assurer les frais de son séjour en France, Winder est barman dans le restaurant des Frères Marchand de la Grand'Rue, grâce à une formation qu'il avait suivie au Vénézuela. Parlons maintenant de ses rêves : devenir soliste d'un orchestre prestigieux comme le Philharmonique de Berlin ou encore celui de Munich pour y jouer ses compositeurs favoris tels que Mozart, Mahler, Chopin, Prokoviev et bien d'autres encore !

Le destin est déjà tout tracé pour ce garçon intelligent et courageux, dont le parcours remarquable nous laisse présager un avenir des plus brillants ! L'Académie de Stanislas, avec ses félicitations les plus sincères, lui souhaite une grande réussite dans sa carrière future qui s'annonce prometteuse.

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX SUZANNE ZIVI

Rapports présentés par Monsieur Jean-Louis Rivail

Madame Silvia Lasala

Madame Silvia Lasala, d'origine italienne, a trente-trois ans. Maître de conférences à l'Université de Lorraine depuis 2018, elle exerce sa recherche au sein du laboratoire « Réactions et Génie des Procédés ». Ingénieur de l'École polytechnique de Milan en 2012, elle y obtient le doctorat en Sciences et Technologies énergétiques et nucléaires en 2016, travail couronné par plusieurs prix dont, en 2017, la médaille d'argent de la meilleure thèse européenne en thermodynamique.

Son travail à Nancy porte en partie sur la conception de fluides réactifs pour des cycles thermodynamiques de puissance, recherche soutenue par l'Agence Nationale de la Recherche, et en compétition dans la phase finale d'un appel d'offre européen. Par ailleurs, elle développe des équations d'état de mélanges complexes de fluides impliqués dans les technologies de capture et de stockage du gaz carbonique. Enfin Madame Lasala effectue des études des propriétés thermodynamiques et de transport des fluides impliqués dans les procédés cryogéniques de séparation des composants de l'air (oxygène, azote, argon) et elle participe à l'amélioration du procédé de liquéfaction et de stockage de l'hydrogène.

L'Académie de Stanislas salue cette jeune chercheuse dont les travaux contribuent à placer l'Université de Lorraine parmi les organismes qui prennent en charge activement les problèmes de la société.

Monsieur Jon Gorchon

Jon Gorchon, 33 ans, est chargé de recherches CNRS à l'Institut Jean-Lamour. Ses études universitaires se sont déroulées à l'INSA de Toulouse et simultanément à l'Université Paul-Sabatier ainsi qu'à l'Université de Tohoku au Japon où il a passé une année, ce qui lui a permis d'obtenir, à Toulouse, une licence de japonais.

Après un doctorat en physique des solides obtenu à l'Université de Paris-Sud en 2014, Jon Gorchon effectue un séjour post-doctoral de trois années à l'Université de Berkeley, où il se spécialise en magnétisme ultrarapide. En décembre 2017, il rejoint l'Institut Jean-Lamour où il développe un projet de recherche en spintronique ou électronique de spin, une nouvelle discipline qui commence à avoir des applications spectaculaires comme, par exemple, des capteurs de champ magnétique ultra-sensibles et ultra-compacts, ou une augmentation spectaculaire de la capacité de stockage des disques durs magnétiques qui a été qualifiée d'explosive.

Jon Gorchon a créé à Nancy une équipe de recherche très performante et il a, à son actif, une trentaine de publications dans les revues internationales les plus prestigieuses, ainsi qu'un brevet aux États-Unis. En retenant sa candidature au prix Suzanne Zivi, l'Académie de Stanislas salue un jeune chercheur de stature internationale, ainsi que l'Institut Jean-Lamour dont l'aura permet d'attirer des scientifiques de ce calibre et d'y développer leurs talents.

Monsieur Sofiane El-Kirat-Chatel

Sofiane El-Kirat-Chatel, 39 ans, est chargé de recherches depuis 2016 au Laboratoire de Physicochimie et Microbiologie pour les Matériaux et l'Environnement (LCPME), unité mixte CNRS-Université de Lorraine. Il a étudié la biologie à partir de 2003 aux universités de Lyon puis de Bordeaux. Il a obtenu un doctorat en microbiologie-immunologie à l'université de Bordeaux en 2010. À la suite d'un stage postdoctoral à l'université de Louvain-la-Neuve de 2011 à 2015, Sofiane El-Kirat-Chatel a abordé des questions biologiques en intégrant des approches biophysiques par le biais de nanotechnologies appliquées aux bio-surfaces. Il y a utilisé et développé des méthodes avancées de microscopie à force atomique pour déchiffrer les propriétés des surfaces microbiennes à haute résolution (échelles de la cellule et de la molécule). Aujourd'hui, il combine ses compétences en biologie, physico-chimie et nano-biophysique pour mieux comprendre les mécanismes moléculaires régissant les propriétés de surface des cellules microbiennes, et pour créer des surfaces antibiofilm innovantes. Ses travaux sont très fondamentaux, mais ont vocation

à déboucher sur des applications dans le domaine de l'environnement ou le domaine médical. Sofiane El-Kirat-Chatel est un chercheur très productif avec une cinquantaine de publications dans des revues internationales à comité de lecture et plusieurs chapitres de livre.

En conclusion, Sofiane El-Kirat-Chatel est, au sein d'un laboratoire de pointe, un remarquable scientifique que l'Académie de Stanislas est très heureuse de distinguer.

ꕥ ◆ ꕥ

Intermède musical
présenté par Christiane Stutzmann,
présidente de la commission des prix artistiques de l'Académie

ꕥ ◆ ꕥ

Avec la participation des lauréats
de la Bourse Sadler-Conservatoire

« Prélude de la suite n° 6 » de **Jean-Sébastien Bach** (pour violoncelle)
joué au marimba par **Valentin Ardaillon** (percussionniste)

« Tanguito » de **Dante Yenque**
joué au cor par **Winder Arteaga**

« Le Cygne » extrait du *Carnaval des Animaux* de **Camille Saint-Saëns**
par **Winder Arteaga** et **Valentin Ardaillon**

ꕥ ◆ ꕥ

PRIX SPORTIF LORRAIN BATT & ASSOCIÉS

ꕥ ◆ ꕥ

attribué à Mademoiselle Eloïse Terrec, rapport par Monsieur Etienne Criqui

Le prix sportif « Batt et Associés » a vocation à distinguer un excellent étudiant, mais qui a aussi développé une pratique sportive de haut niveau. Eloïse Terrec, 23 ans, que nous récompensons aujourd'hui, a atteint, me semble-t-il, ce double niveau d'excellence.

Eloïse est Bretonne de naissance, mais je me permets de l'affirmer, Lorraine d'adoption. Pratiquante en marche sportive, j'y reviendrai, elle s'est expatriée à Nancy pour intégrer le centre national pour la marche sportive au CREPS d'Essey-les-Nancy (encore appelé le Pôle France). C'est ainsi qu'elle a obtenu son baccalauréat ES avec mention au lycée Varoquaux de Tomblaine. Le Bac en poche, elle s'est tournée vers la Faculté de droit de Nancy où elle a validé ce que nous appelions autrefois un DEUG de droit. Elle s'est orientée alors vers une licence professionnelle en droit social, délivrée à Nancy par l'Institut Régional du Travail pour devenir collaborateur en droit social. Elle a accompli, brillamment, cette année d'études, et qui plus est, dans le cadre d'un contrat d'alternance entre l'Université et la Direction des ressources humaines de L'Est Républicain où elle a donc travaillé pendant les neuf mois de sa scolarité. Résultat, elle a terminé major de sa promotion, en 2021, avec plus de 14 de moyenne et une mention « Bien ».

Mais Eloïse est aussi une sportive de haut niveau au palmarès déjà impressionnant. Elle a commencé l'athlétisme à l'âge de dix ans et pratique la marche sportive depuis l'âge de douze ans. Elle a depuis accumulé les titres et les sélections. Qu'on en juge :

- neuf titres de championne de France, dont deux titres élite chez les seniors ;
- trois records de France, dont le 5 km cadette (en 23'50) et le 20 km espoir (en 1h39'27 !) ;

- dix sélections en équipe de France jeune, avec notamment une 8ème place aux championnats d'Europe junior ;
- Et déjà trois sélections en équipe de France senior.

Aujourd'hui Eloïse a mis entre parenthèses ses études et sa carrière professionnelle pour se consacrer à plein temps ou presque à sa carrière sportive, condition *sine qua non* pour réaliser son rêve : se qualifier pour les JO de Paris en 2024. C'est tout le mal qu'on lui souhaite.

ꕥ ◆ ꕥ

GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE

ꕥ ◆ ꕥ

Rapport sur le Grand Prix 2021, attribué à l'association « Musée Français de la Brasserie » par Monsieur Pierre Labrude, secrétaire perpétuel

ꕥ ◆ ꕥ

Le Grand Prix de l'année académique 2020-2021, dont la dotation est assurée par la Banque CIC Est, est décerné au « Musée français de la brasserie » de Saint-Nicolas-de-Port, dont le président est Monsieur Benoît Taveneaux.

Beaucoup de Lorrains, et bien sûr de Lorrains proches de Saint-Nicolas et de Nancy, ont à cœur de préserver et de mettre en valeur le patrimoine brassicole, et plus généralement le patrimoine industriel de notre région. C'est malheureusement le plus souvent lors des fermetures et des dissolutions que la possibilité est donnée aux amoureux de ce patrimoine et de ce type d'activité d'intervenir en vue de la conservation des sites et des matériels. C'est au moins en partie de cette manière que Monsieur Benoît Taveneaux s'est lancé dans une aventure dont, bien sûr, il ne mesurait pas où elle le conduirait.

Professionnellement, Monsieur Taveneaux était directeur de Maison des Jeunes et de la Culture, les bien connues MJC. En 1978, il a été affecté à la MJC de Saint-Nicolas-de-Port qui se trouvait installée dans l'ancienne villa du propriétaire de la brasserie, située juste en face de l'établissement qu'il dirigeait. La brasserie avait été acquise par un groupe brassicole belge en 1972, et la villa avait été achetée par la commune quelques années plus tard. Comme Monsieur Taveneaux me l'a indiqué : « J'entretenais de bonnes relations avec plusieurs employés ou cadres de l'entreprise ».

À la surprise générale, la décision de fermeture de l'établissement tomba à l'automne 1985, et celle-ci devait avoir lieu avec un effet presque immédiat. Très rapidement et avec le soutien de la commune, un collectif auquel il a pris activement part, s'est constitué dans la perspective de sauvegarder l'ensemble

foncier. Monsieur Francis Roussel, qui était alors le directeur de l'Inventaire du patrimoine pour la région Lorraine, a beaucoup aidé à la constitution d'un dossier de classement au titre des monuments historiques. Un arrêté provisoire, suivi quelque temps plus tard d'un classement définitif, a interdit la destruction des bâtiments, qui était déjà envisagée par le propriétaire. La ville de Saint-Nicolas a alors acquis l'ensemble du site.

Le bâtiment administratif, la « tour de brassage » (la grande tour que nous connaissons bien pour la voir d'un peu plus loin…) et le local des machines devaient être conservés en propriété par la commune, alors que le reste des immeubles et des surfaces non bâties seraient vendus par lots. Les locaux conservés par la ville ont été confiés à une association en vue d'y créer, d'y gérer mais aussi d'y animer un musée. Entre 1988, année d'ouverture de celui-ci, et 1992, la présidence de l'association a été assurée initialement par un adjoint au maire qui voulait « garder un œil » sur le lancement de l'opération, puis brièvement par deux autres personnes. Monsieur Taveneaux continue : « J'étais alors le secrétaire de l'association. Pendant cette période, puis après mon élection à la fonction de président, j'ai constamment milité pour faire de ce musée un lieu culturel vivant, un lieu de tourisme et un lieu d'animation dans une dynamique associative ».

À l'origine, en dehors du « gros » matériel laissé sur place par l'ancien propriétaire, le musée ne possédait pratiquement aucune collection. Mais plusieurs collectionneurs sont venus au secours de l'association et de ses animateurs en accordant des prêts d'objets. Au fil des années, des acquisitions ont été possibles, et plusieurs dons ont permis de constituer un fonds aujourd'hui assez riche d'objets publicitaires, commémoratifs ou artistiques. On peut citer comme exemple une pièce acquise récemment : la maquette originale d'une sculpture de Gambrinus créée par l'artiste nancéien Alfred Finot, né en 1876 et décédé en 1937, sculpteur et peintre de l'École de Nancy. Cette sculpture avait été réalisée en 1913 pour le bâtiment des Grands bureaux de la Brasserie de Champigneulles, qui a malheureusement été détruit. Personnage à mi-chemin entre l'histoire et la légende, pendant de Bacchus pour le vin, Gambrinus, célèbre dans toute l'Europe, est le « roi de la bière ».

Au fil de trente années d'activité ininterrompue, et au-delà de la volonté de conservation patrimoniale, l'association a eu à cœur d'être présente et active dans le monde de la brasserie. Celui-ci est aujourd'hui en pleine évolution avec l'émergence des micro-brasseries. Sa première action dans ce sens a été la création d'une petite brasserie de démonstration permettant aux visiteurs de découvrir les secrets du brassage, et aux passionnés de venir s'initier. Le musée a rapidement organisé des stages de formation encadrés en grande partie par

des enseignants de l'École nationale supérieure d'agronomie et des industries alimentaires, « notre ENSAIA », qui, il y a un demi siècle, a en partie pris la suite de l'École supérieure de brasserie, malterie et biochimie appliquée. Ces enseignants sont aidés par des chercheurs de l'Institut français de la brasserie et malterie (IFBM) qui se trouve près du pôle santé de notre université, sur le plateau de Brabois, ainsi que par des brasseurs en activité, tous bénévoles. Des concours ont été lancés. Le concours de bière proposé par le musée est actuellement le plus important numériquement en France avec près de mille échantillons en compétition. Un salon du brasseur présenté pendant vingt années à Saint-Nicolas-de-Port a dû, étant donné son développement, déménager au Parc des expositions de Nancy-Vandœuvre. Il est aujourd'hui dans le domaine de la brasserie, le premier salon technique en France et le second en Europe. Plusieurs monographies et ouvrages techniques ont été rédigés par des bénévoles de l'association et édités par le musée. Je voudrais en citer quelques-uns et mentionner quelle part Monsieur Taveneaux a prise dans la rédaction : *La Brasserie de Tantonville une épopée industrielle au 19e siècle* en 2007, *Les Brasseries de Maxéville Laboratoire industriel* en 2011, *Les Grandes brasseries de Saint-Nicolas-de-Port* en 2015. À l'occasion des salons ou en dehors de ceux-ci, des conférences historiques ou techniques sont régulièrement données. Toute ces avancées ne doivent pas occulter la richesse de la vie associative qui est assurée au musée. Il se veut un lieu de convivialité, de rencontres, d'échanges. Il faut dire que la bière y est plus qu'excellente ! Un de ses points forts est de parvenir à réunir, en particulier au sein de son conseil d'administration, des personnalités aux parcours très différents.

Le musée est aussi à l'origine de la création de la Fédération nationale des associations brassicoles dont elle accueille le siège. Ce regroupement, qui compte une quinzaine d'associations réparties dans toute la France, permet de s'informer, d'organiser des communications communes, de partager des informations. Le président et le trésorier sont ceux qui exercent ces mêmes fonctions au sein du Musée de la brasserie.

Il ne faut pas oublier de mentionner la ville de Saint-Nicolas-de-de Port qui soutient activement le musée depuis sa création, ceci par-delà les changements de municipalités et de bords politiques. Son plus grand engagement est en cours de réalisation ; il s'agit de la sécurisation, de la remise en état, et de la valorisation de la tour de brassage. Ce chantier, longtemps espéré, est très important puisqu'il s'élève à plusieurs millions d'euros et s'étend sur quatre années. La troisième vient de se terminer. L'achèvement est prévu pour la fin de l'année 2022. Il rendra à ce bâtiment toute sa splendeur, en mettant en valeur son intérêt historique et patrimonial. La fin de ce chantier sera marquée

par l'organisation d'un important colloque, qui se tiendra en 2023 et dont l'organisation à déjà donné lieu à plusieurs réunions.

Enfin, le musée cherche à être un lien fédérateur des activités touristiques dans la Communauté de communes des Pays du sel et du Vermois. Il y organise et y accueille régulièrement des réunions de responsables des différentes structures. Plusieurs actions ont pu être réalisées : des publicités collectives, l'accueil de groupes, le prêt de locaux ou de matériel. Ces actions contribuent à faire connaître et à valoriser ce secteur.

Cette continuité d'efforts et de réalisations, ces différentes activités, ces ouvrages, cette restauration, le prochain colloque, ont attiré l'attention de l'Académie qui est heureuse de vous remettre, cher Monsieur Taveneaux, ce grand prix comme témoignage des activités réussies, mais aussi des activités à venir du Musée français de la brasserie.

ꕥ ◆ ꕥ